

CIVISME ET POLITIQUE

**Civisme et politique vus du point de vue biblique
à la lumière de Jésus et de son évangile.**

Dossier N°1

Ce texte peut être diffusé à condition de citer l'auteur et la référence précise.

Je dédie ces pages à quelques amis qui ont le souci du civisme mais qui cherchent d'abord le Règne de Dieu et sa justice.

A ceux aussi qui, croyant en Jésus, ont néanmoins de la difficulté à vivre " en église", notamment en église locale réunifiée par le Saint-Esprit et l'Évangile

Et bien sûr, aux membres de ma famille...." Georges Siguier.

En vue de la fin du monde

"En vue de..."

En écrivant les pages qui suivent, j'ai eu le souci de prolonger dans le domaine de **la conduite pratique** du chrétien ce que, dans le domaine de la connaissance théologique, j'avais esquissé dans les trois cahiers sur "la fin du monde et Dieu

Mais c'est au niveau de **la politique et du civisme** que je me placerai pour définir le bon comportement du disciple du Christ aujourd'hui, dans la cité humaine où qu'elle se trouve sur la terre.

J'avancerai l'idée que, selon tous les témoignages évangéliques, la morale civique chrétienne est, toujours, et en tout, déterminée par la proximité de l'Avènement du Seigneur et orientée dans la perspective du royaume de Dieu. En même temps, et de la même façon, cette éthique politique-là est rigoureusement déterminée par la parole, la mort et l'ascension de Jésus. Car le Roi de gloire qui va descendre d'en-haut, d'auprès de Dieu, est la même personne que ce juif nommé Jésus qui a été livré au gouverneur romain Pilate, vers l'année 30 de notre ère.

Je voudrais donc préciser pourquoi l'expression "**en vue de la fin du monde**", en son sens, m'a paru convenir à ce sujet développé.

" En vue de" veut dire souvent "afin que, pour, dans le but de, et c...": Je dirai donc que la conduite politique que notre Maître enseigne à ses disciples a **pour but " d'attendre et de hâter l'avènement du Jour de dieu"** (II Pierre 3. 12). Le civisme du chrétien a **en vue** le Règne qui vient.

Mais cette orientation n'est pas fondée sur le sable d'une invraisemblable utopie. Elle est fondée sur le roc inébranlable d'un fait, un fait divin qui est celui-ci: le dévoilement mondial de Jésus comme Sauveur et la création de la Terre nouvelle sont "**en vue**", c'est à dire: à l'horizon; **on commence à voir** le drapeau hissé en haut du mât !

Quelques définitions et remarques

Avant d'aller plus loin je voudrais définir quelques mots et faire quelques remarques au sujet de l'usage qu'on en fait.

Prenons d'abord le mot "**civisme**" dont l'origine est dans le mot latin qui signifie " cité". Les dictionnaires en donnent les définitions suivantes: " civisme" =dévouement du citoyen pour sa patrie. Et par conséquent, l'adjectif " civique" veut dire soit " relatif au citoyen" (exemples: les droits civiques) soit " propre au **bon** citoyen" (exemple: vertues civiques, instruction civique, esprit civique et) Le mot " patriotisme" est, en général, donné comme synonyme de " civisme". Il en résulte, que, pour la pensée courante, le modèle du plus noble civisme est l'usage des armes pour la défense de la patrie. Comme Victor Hugo l'enseignait autrefois à tous les écoliers de France: " mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie"(il n'osait pas écrire bien sur, " tuer pour la patrie est...!

Il va donc apparaître comme bien étrange de se demander si, en son temps, Jésus de Nazareth, a pratiqué un bon " civisme". D'autant plus qu'à son époque et dans la culture de son univers, ni la notion de " citoyenneté", ni la notion de " patrie", ni la notion de " civisme" n'avaient le même sens que dans nos actuelles démocraties occidentales.

Par contre il ne paraîtra pas étrange d'examiner le civisme de Jésus si nous définissons son civisme comme **le service** qu'il a voulu rendre à **la collectivité** des hommes et des femmes qui vivaient dans le pays d'Israël et à Jérusalem, la cité-mère, la métropole politico-religieuse.

Après le mot civisme, voici le mot "**politique**" à propos duquel il n'est pas inutile de s'entendre. Sinon, comment pourrait-on se faire comprendre lorsqu'on parlera de la politique de Jésus, le Seigneur du monde? Là aussi, laissons-nous guider par le dictionnaire vers la " rectitude des désignations", comme disent les linguistes:

" La politique est l'art et la pratique du gouvernement des sociétés humaines (état, nation ") dit le Petit Robert. " La politique est la direction d'un État et la détermination des formes de son activité", dit le Nouveau Petit Larousse. Mais pour préciser, ne devrait-on pas distinguer soigneusement deux choses: d'une part : "**le politique**", et d'autre part "**la politique**".

En disant" le" politique nous désignons une réalité à laquelle nul être humain ne saurait se soustraire: c'est le domaine des relations humaines en ce monde, dans le pays où l'on vit, et quel que soit le nombre de personnes en rapports réciproques (deux dans le couple ou soixante millions dans l'État-nation). C'est la dimension " horizontale" de la vie, la vie publique, la sphère de l'existence commune où on est tous ensemble. Jésus, en Galilée, vivait chaque jour dans **le** politique, comme je vis moi aussi dans le politique, même si je ne m'intéresse pas à **la** politique (ce qui n'est pas mon cas!). Jésus enfant avait vu des soldats romains crucifier des juifs, ses compatriotes et au temps de ma jeunesse j'ai été un "déporté politique". Même la moniale contemplative, même l'ermite, n'échappent pas à la sphère **du** politique, c'est à dire à la vie en société dans la cité terrestre.

Mais lorsqu'on parle **de** la politique, comme le font nos dictionnaires, on parle d'autre chose: on parle du gouvernement qui s'exerce sur un peuple; on désigne le pouvoir

de direction et de commandement, cette " puissance publique" qui organise et gère l'ensemble des relations humaines sous ses divers aspects (législatif, exécutif, judiciaire, économique, financier, militaire et c..... Et là, qui dit " Pouvoir" dit usage de la force et recours éventuel à la violence armée, à la guerre. Lorsque le citoyen français vote pour désigner le président de la République française, il confie à un homme (quel que soit sa couleur politique) le soin d'employer de sa part et en son nom les armements prévus, y compris la force de dissuasion nucléaire. Tout parti politique, par définition, existe pour conquérir **le pouvoir d'État**, pour l'exercer et pour le garder.C'est cela **la** politique.

Or il est clair que Jésus a volontairement fui le Pouvoir politique, la politique. Ce fut sa position politique !

C'est ici le lieu de faire quelques **remarques sur " la religion"**.

Si " le politique" est le domaine des relations " horizontales" des êtres humains entre eux, " le religieux" est le domaine des relations " verticales", c'est à dire des rapports individuels ou collectifs avec ce qui est " là-haut", avec " dieu", avec le " divin", la " transcendance", le " surnaturel", les êtres et les puissances invisible; c'est le domaine de la spiritualité, de la mystique,de la religiosité et c... A cet égard tout être humain est religieux (même et surtout le plus radical des athées!) en même temps qu'il est politique. Il se donne des idoles et il désire secrètement être une idole. Au fond, pourrait-on dire, l'être humain est un animal " **politico-religieux.**" .

On a souvent dit, à juste titre, que les deux poteaux de la croix, symboliquement, illustraient bien cette double dimension de la condition humaine.Le poteau vertical correspond à la dimension religieuse de la vie; le poteau horizontal (les bras largement ouverts!) correspond à la dimension politique et sociale de la vie. Ces deux dimensions sont inséparables et se croisent toujours, et dans la société et dans l'individu. Jésus en mourant sur une croix, a été à la perfection l'Homme "politico-religieux". " **Voici l'Homme!**" prophétisait sans le vouloir Pilate, le délégué de César à Jérusalem, lorsqu'il montrait aux chefs des juifs Jésus ensanglanté.

Oui, la politique de Jésus c'est l'amour parfait mis en oeuvre en faveur de tous. Oui, la religion de Jésus c'est l'amour parfait pour le Père qui est aux cieux, civisme singulier, unique en son genre! Ce civisme et cette activité politique de l'homme Jésus, fils du charpentier de Nazareth, prenons le temps de les observer à la lumière des témoignages évangéliques.

Pour cela, on peut prendre pour base et pour guide un épisode particulièrement significatif qui nous plongera en plein milieu du civisme et de la politique de Jésus.Il s'agit de ce dialogue qui culmine dans la fameuse phrase: " **Rendez à César ce qui est à César ...et à Dieu ce qui est à Dieu**". Prenons donc ce récit dans l'évangile de Luc (20.20 à 26), avec références aux deux passages parallèles (Marc 12.13 à 17 et Matthieu 22. 15 à 22). Successivement nous allons y rencontrer l'attitude civique de Jésus et les fondements " idéologiques" de son œuvre politique. En " à parte", nous poserons la question suivante: pourquoi donc classe-t-on le " christianisme" parmi les " religions"? Ne pourrait-on pas, tout aussi bien, le classer dans la catégorie " politique" ? Nous devrions dire dans les deux._

Une "Politique tirée de l'Écriture sainte"?

Je mets un point d'interrogation à ce titre parce que, en ce temps où le relativisme domine la pensée des intellectuels, il y a beaucoup de naïveté à prétendre tirer des saintes écritures judéo-chrétiennes une "politique" universellement valable. Existe-t-il, y a-t-il une réelle possibilité de déduire une ligne politique juste (et un civisme chrétien conforme à une telle politique) soit un credo de l'Église, soit de la Bible dans son ensemble, soit de l'Évangile de Jésus? La plupart des chrétiens en doutent de plus en plus et sont tellement séduits par le pluralisme religieux actuel que, pratiquement, ils se contentent de vivre sur l'acquis, cette vieille théologie politique ancestrale "vaine manière de vivre héritée de nos pères".

Il me faut pas mal de naïveté et d'ignorance pour oser soutenir l'idée suivante: oui, il existe bel et bien un civisme propre aux chrétiens, une morale civique tirée de l'Évangile de Jésus de Nazareth. Oui il y a bien un positionnement et une activité politiques du Messie d'Israël, la politique spécifique du règne de Dieu (IHSV) et du royaume de son Envoyé: Jésus crucifié et glorifié. Oui il y a réellement, pour le disciple actuel de Jésus, vocation à se conformer à la politique et au civisme de son Seigneur et Maître.

Mais, pour en être persuadé, il faut non seulement croire en Jésus mais cesser d'identifier la pensée de Jésus à la morale politique de l'Église de Jésus, ou plutôt à la pratique courante des chrétiens dans le domaine de la politique. Il y a quelques semaines un article de l'hebdomadaire protestant "Réforme" avait pris pour titre: "L'Évangile aussi résiste au front national". Mon cerveau a réagi aussitôt très vivement: "Certes oui, l'Évangile est incompatible avec les thèses et les projets de ce parti d'extrême droite. Mais l'Évangile et la politique de Jésus sont également incompatibles avec tout parti politique, du fait même que tout parti est fait pour conquérir et garder le Pouvoir de l'État, de ses droits régaliens et de sa puissance armée ! L'Évangile résiste à l'emploi, par les chrétiens, de l'épée justicière. Et il résiste à toute théologie, explicite ou sous-jacente, qui justifie la coopération des chrétiens à l'assassinat légal et "légitime" (!). Je crains aussi, si j'ose dire, que l'Évangile résiste aussi bien à la doctrine politique protestante du journal "Réforme" qu'à la doctrine politique catholique du journal "La Croix". Deux cousins germains issus du vieux système politique "constantinien" né dès les premiers siècles de l'Église.

Je me suis amusé à mettre entre guillemets le titre "La politique tirée de l'Écriture sainte". Le titre de mon paragraphe est, en effet, le titre même d'un ouvrage de Bossuet, l'évêque de Meaux, grand orateur sacré du 17^e siècle. De lui Daniel Rops disait ("Histoire de l'Église" tome 7. page 225- 230): " C'est l'homme prestigieux dont le nom semble résumer à lui seul tout le catholicisme des temps classiques... une sorte de mentor de l'Église de France et, dans une certaine mesure, du roi....Louis XIV et lui" se reconnaissent": Bossuet s'intègre tout naturellement dans un ordre qui semble l'assurer en sa propre existence; et tout son effort tendra non seulement à adhérer à la conception du monde que le régime monarchique de droit divin suppose, mais à le défendre et à l'affermir. Sa "politique tirée de l'Écriture sainte" a formellement ce but.

Une telle théologie politique, justifiant le système de "chrétienté", est aux antipodes de la théologie politique de Jésus.

Ou bien Dieu ou bien César

Le but des pages qui suivent est d'exposer successivement, et brièvement, **deux vérités** évangéliques qui concernent la politique.

La première est celle-ci: d'après tous les témoignages du Nouveau testament, Jésus, le "prophète de Galilée", a mis en œuvre une politique unique en son genre et il a fait preuve d'un civisme singulier: civisme et politique fondés sur un amour radicalement non violent et absolument opposé à la force des armes.

La deuxième est celle-ci C'est exactement cette politique là et ce civisme là qui sont prescrits à tout chrétien, aujourd'hui comme au 1^o siècle, par le Maître lui-même devenu " Seigneur du monde" par sa résurrection du séjour des morts. De façon implicite, mais parfois tirée au clair, cette présentation de l'évangile de Jésus s'accompagne de la critique catégorique de la théologie et de la morale politiques du christianisme traditionnel.

En effet la vieille tradition séculaire de la chrétienté dit que le chrétien doit servir à la fois Dieu et César ("**rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu**".)

Ce qui suit, au contraire, voudrait témoigner que ce double " service" est impossible; qu'il y a lieu de remplacer le " et " par le "ou bien.....ou bien"; qu'il faut dire à propos de "César" (le Pouvoir politico-militaire) ce que le Seigneur disait par ailleurs au sujet de "Mammon" (la richesse): " Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon" (Matthieu 6. 24) "César", en effet, est la puissance publique disposant de la force armée pour le service du " droit du plus fort" .

La double "citoyenneté "de Jésus

Quelle était la citoyenneté de Jésus ? De quel pays était-il le citoyen ? Ces termes modernes ne sont guère utilisables pour préciser quelle était la situation juridique de cet habitant de Nazareth (Galilée) né à Bethléem (Judée). Évidemment, en son temps, Jésus n'était pas un citoyen au sens que nous donnons à ce mot dans nos démocraties occidentales! Il ne possédait pas une nationalité au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Disons qu'il était plutôt un "sujet" relevant de plusieurs Pouvoirs politiques en même temps.

En tant que "juif" et comme tous les juifs résidant au pays d'Israël ou ailleurs, Jésus relevait de l'autorité politico-religieuse du Sanhédrin, ce grand conseil qui siégeait au Temple de Jérusalem et devant lequel il a comparu pour être jugé. Mais, par ailleurs, en tant qu'habitant de la Galilée, il était ressortissant du pouvoir politique du roi Hérode mis en place par l'"imperium", le Pouvoir politique suprême de l'Empereur romain. Toutes ces régions, en effet, étaient sous la domination de César, de ses légats et de ses légions. C'est devant Pilate, le gouverneur romain que s'est terminé le procès de ce " Jésus de Nazareth, roi des Juifs" .

" **Quand Pilate apprit que l'enseignement de Jésus avait commencé en Galilée, il demanda si cet homme était galiléen. Ayant appris qu'il relevait de l'autorité d'Hérode, Pilate l'envoya à Hérode qui se trouvait aussi à Jérusalem ces jours-là**"

(Luc 23. 1à 12).

Inutile de dire que c'est par force, et non par choix, que Jésus se trouvait sous la domination de ces différents pouvoirs. A leur égard il se sentait et se voulait totalement libre. Il n'hésitait pas à qualifier Hérode de "renard". Il disait fièrement à Pilate: " Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir si ce pouvoir ne t'avait été donné d'en-haut". Quand aux chefs religieux de Jérusalem chacun de nous sait quelle avalanche de " malheurs" il prophétisa à leur sujet (voir Matthieu 23)

Il est d'autant plus important de noter que Jésus, loin de prêcher ou d'organiser la révolte contre ces diverses autorités politiques, établies de fait, les a toujours respectées et reconnues. Ce qui ne veut pas dire qu'il les ait sacrnalisées ! Ni qu'il les ait servies ! Pour employer un terme moderne (l'État) disons qu'il n'a été ni rebelle contre l'État ni un collaborateur de l'État.

En réalité, et en profondeur, le prophète de Nazareth était serviteur d'Adonaï, le Seigneur d'Israël. Uniquement de Lui! Il se voulait le "ressortissant" du Royaume d'IHWH et le " citoyen" de la Cité de Dieu, ce seul et unique Roi de Sion, d'Israël et de toute la terre. Et, pour lui, cette " citoyenneté-là" était absolument prioritaire et sacrée. Autant il se tenait à distance d'Hérode et de César, autant il se donnait totalement à son "Père" et ne servait que Lui seul, son unique " Seigneur". En conséquence il n'est pas rigoureusement exact de dire que Jésus avait une double citoyenneté. Ne vaudrait-il pas mieux dire qu'au fond il n'avait qu'une seule citoyenneté, celle du royaume de Dieu qui arrivait en Israël et dont la " théocratie" remplirait un jour toute la terre?

"La Théocratie", dit le dictionnaire " est le mode de gouvernement dans lequel l'autorité est censée émaner directement de la divinité et est exercée par une caste sacerdotale ou par un souverain considéré comme le représentant de Dieu sur la terre". (Petit Robert). C'était le cas en Israël: c'est au Temple du Seigneur, à Jérusalem, que Dieu régnait sur son peuple. Il le faisait par l'autorité des prêtres qui exerçaient en son nom un pouvoir religieux et politique. Ce pouvoir établi s'exprimait, par exemple à travers le prélèvement de l'impôt pour le Temple, la didrachme que tout juif devait payer. Jésus et ses apôtres payaient cette redevance, en loyaux ressortissants de la cité de Dieu et de son Temple. Ce n'était pourtant pas sans problème de conscience et un épisode relaté par l'évangile illustre bien les deux aspects du comportement civique de Jésus: d'une part la "soumission" à l'autorité (même si elle est impie et dévoyée), d'autre part la distance contestataire prise à l'égard de ce pouvoir de droit divin:

"Lorsqu'ils arrivèrent à Capharnaüm, ceux qui percevaient les didrachmes s'adressèrent à Pierre, et lui dirent: Votre maître ne paie-t-il pas les didrachmes? Oui, dit-il. Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint, et dit: Quel est ton avis Simon? Les rois de la terre, de qui perçoivent-ils des tributs ou des impôts? de leurs fils, ou des étrangers? Il lui dit: Des étrangers. Et Jésus lui répondit: Les fils en sont donc exempts. Mais, pour ne pas les scandaliser, va à la mer, jette l'hameçon, et tire le premier poisson qui viendra; ouvre-lui la bouche, et tu trouveras un statère. Prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi. "

(Matthieu 17.24 à 27)

Sans entrer dans l'examen détaillé de ce récit, notons seulement ici, comme dans tout l'Évangile, le double caractère de la morale civique de Jésus: d'un côté la liberté totale vis à vis des Pouvoirs établis dont il ne veut pas être le " sujet" sagement et prudemment soumis; de l'autre côté la volonté constante de rester subordonné aux autorités et à ses règles dans la mesure où le civisme (plein d'amour et d'humour comme ici) n'oblige pas à désobéir à Dieu. D'une part une sainte liberté qui n'est pas celle d'un rebelle ou d'un " libertaire"; d'autre part une sainte " soumission" qui n'est pas celle d'un vassal des autorités ni d'un incondionnel de l'obéissance à tout prix, au mépris de la volonté de Dieu.

Jésus savait désobéir quand il le fallait. Jésus n'a jamais été disponible pour prendre les armes ou se préparer à tuer. L'obéissance au Père est son " éthique".

Liberté et Résistance

Au sujet de la relation entre César et Dieu il y a la fameuse parole de Jésus qui est devenue une locution proverbiale, du moins pour la première partie de la phrase: "**Rendez à César ce qui est à César....**" (rendez à chacun son dû).

Nous retrouvons ce texte dans un épisode que nous rapportent les évangiles synoptiques: Marc 12. 13 à 17, Matthieu 22 . 15 à 22 et Luc 20. 19 à 26 .

" Les maîtres de la loi et les chefs des prêtres cherchèrent à mettre la main sur Jésus à l'heure même, mais ils craignirent le peuple. Ils avaient compris que c'était pour eux que Jésus avait dit cette parabole.

Ils se mirent à observer Jésus; et ils envoyèrent des gens qui feignaient d'être justes, pour lui tendre des pièges et saisir de lui quelque parole, afin de le livrer au magistrat et à l'autorité du gouverneur.

Ces gens lui posèrent cette question: Maître, nous savons que tu parles et enseignes droitement, et que tu ne regardes pas à l'apparence, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?

Jésus, apercevant leur ruse, leur répondit: Montrez-moi un denier. De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription? De César, répondirent-ils. Alors il leur dit: Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ils ne purent rien reprendre dans ses paroles devant le peuple; mais, étonnés de sa réponse, ils gardèrent le silence."

Nous voilà, n'est-ce pas, en plein dans le politique, au cœur du domaine " politique, là où la position "civique" adoptée met en jeu la vie ou la mort. Jésus y est en plein milieu. Il est déjà un condamné à mort, il le sait bien. Les chefs d'Israël ont décidé son arrestation et la question qu'ils lui font poser par leurs émissaires n'a pas d'autre but que d'étoffer le dossier de son inculpation. la réponse de Jésus ne sera donc pas une prédication sur les " relations de l'État et de l'Église" (vieux thème de spéculations théologiques!) mais, avant tout l'art, plein de sagesse inspirée, de déjouer un traquenard.

"Le piège est fort habile; répondre non, c'est risquer la dénonciation, auprès des autorités romaines, comme partisan de la thèse des zélotes pour qui le refus de l'impôt est un devoir religieux, (voir Luc 23.2)....En revanche, si Jésus avait répondu oui, on aurait eu beau jeu de le faire passer pour "collaborateur" et lui attirer ainsi la colère du peuple qui haïssait ce tribut, signe de sa servitude politique....mais Jésus retourne le piège contre ses auteurs." (L'Eplattenier, évangile de Luc, page 226).

Comment fait-il pour déjouer ce piège ? Je suivrai ici Eugène Drewermann, qui selon son habitude, s'attache à montrer la pleine humanité du jeune prophète juif, "à quel point " (dans son civisme !) " Jésus apparaît chaleureux, proche, attachant" (page 305 et suivantes de son commentaire de Marc: " La parole et l'angoisse"..) "Au piège mortel qu'on lui tend, il répond avec une ironie brillante:" apportez-moi un denier, **que je le voie**": un denier, une piécette de quelques francs, mais romaine. N'en aurait-il jamais vu ? Si, bien sur ! Et il sait donc qu'on y lit à coup sûr l'inscription: " Tibère César, fils auguste du divin Auguste"; expression blasphématoire aux yeux des juifs, puisqu'elle symbolise le pouvoir de l'empereur et le culte divin qu'on lui rend. " On lui tendit alors un denier". Bien que pharisiens et hérodiens ne l'aient pas encore compris, ils sont en train de donner eux-même la réponse à leur question: car cette monnaie, au sujet de laquelle ils font tant d'histoire, ils en possèdent !"

Ils en possèdent !! Les voilà, eux pris au piège. Les deniers de César qu'ils manipulent et dont ils profitent, eux les détenteurs du pouvoir établi, sont la preuve irréfutable qu'ils sont les serviteurs, les valets de l'Empereur étranger. Ah ! malgré toutes vos explications théologiques, vous trouvez normal de tirer profit de votre collaboration avec l'idole exécrationnelle et de vos silences complaisants; eh bien ! Si César vous réclame de lui payer son impôt, cet argent qui lui appartient, quoi de plus normal que de lui payer son dû, de lui rendre ce qui est à lui et de lui restituer ces pièces fabriquées à son effigie ! Si vous appartenez à César " **rendez donc à César ce qui est à César**", remboursez !

Mais lui, Jésus, ne possède pas de tels deniers: la petite caisse commune de sa communauté (d'ailleurs tenue par Judas le traître, selon Jean 13.29) se contente des pièces de cuivre utilisées pour l'usage banal des achats quotidiens. Est-il faux de dire que Jésus n'a rien à faire avec César, qu'il ne lui " appartient" nullement et qu'il ne peut subir son joug démoniaque, jusqu'à en mourir supplicié ?

Ne soulignons pas ici sa divinité, soulignons plutôt sa merveilleuse humanité de rabbi juif totalement engagé, parla foi, dans le débat politico-religieux de son temps." Dans sa réponse, Jésus fait preuve d'une incroyable mesure de liberté intérieure et d'indépendance, face à des gens incapables de réfléchir à Dieu autrement qu'en termes d'administration, de pouvoir ou d'opportunisme politique: Ils sont entièrement déterminés par la tradition, le consensus du groupe ou la rigidité dogmatique." (page 305 - 311 " la Parole et l'angoisse").

Oui, Jésus est libre et indépendant, en position permanente de résistance à toutes les séductions du pouvoir et de l'argent comme à toutes les intimidations des violents, romains ou juifs. Son civisme à lui est cette souveraine liberté de dire ce qu'il a à dire, aussi bien aux gens " hauts placés" qu'aux petites gens. Même à la table du pharisien qui l'a invité, il se permet de donner à son hôte une leçon de civilité en même temps qu'un grand enseignement sur le pardon (Luc 7. 36 à50).

Car son mode d'action civique, au service de son peuple, c'est sa parole, c'est le témoignage, c'est l'enseignement et la prophétie: armes "spirituelles", je veux dire "armes données par le Saint esprit". Et son inspiration, c'est l'amour avec cette "option préférentielle pour les pauvres, les petits, les étrangers, les exclus, les femmes et les enfants. Rien n'exprime mieux un tel civisme que ces promesses solennelles qu'on a l'habitude d'appeler les " Béatitudes". Je citerai la version qu'en donne **Luc: 6. 20 à 26** .

"Alors Jésus, levant les yeux sur ses disciples, dit:

Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous!

Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés!

Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie!

Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'on vous chassera, vous outragera, et qu'on rejettera votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme!

Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.

Mais, malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation!

Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim!

Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes!

Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous, car c'est ainsi qu'agissaient leurs pères à l'égard des faux prophètes!"

Après des paroles aussi subversives et provocantes comment pourrait-on dire de Jésus qu'il est un non violent mou, passif, désengagé et résigné ?

En réalité, oui , Jésus de Nazareth a voulu être et a été totalement un non-violent radical, à la fois par amour pour ses ennemis et pour son Dieu. A celui-ci il laissait l'activité de punir les méchants et de réprimer le mal (=l'oeuvre de "colère" selon le sens théologique de ce mot dans la bible). Quant à lui il se bornait à annoncer les " jours de la colère" et à proclamer le jugement mérité par les adversaires de Dieu, par exemple dans la longue série des "Malheur sur vous scribes et pharisiens hypocrites....." (Matthieu 23 et 24). Mais il s'interdisait toute violence à l'égard des hommes quels qu'ils soient (par exemple Luc 9. 51 à 56).Car c'est sur lui même, volontairement, qu'il a pris et porté sur la croix toute la violence humaine à l'oeuvre dans le monde: le "bouc émissaire" innocent dont parle si fortement le philosophe René Girard (" Celui par qui le scandale arrive" éditions D.D.B.)

Dans son acceptation de la croix, Jésus a mis le comble à son civisme d'amour et à sa non-violence radicale:

" Père, pardonne leur car ils ne savent pas ce qu'ils font" (Luc 23.34)

Soumission et obéissance

Au premier abord ce titre semble en contradiction avec le titre des pages précédentes: " liberté et résistance". Il est pourtant indispensable pour prévenir tout malentendu sur le civisme pratiqué par Jésus selon les évangiles.

Tout l'Évangile, en effet, atteste que la résistance que Jésus opposait aux forces d'oppression et d'aliénation qui écrasait son peuple n'a pas été une résistance armée et violente. C'était une ardente résistance par la parole et par le témoignage de la vie, une résistance qui allait souvent de pair avec la transgression des interdits (notamment des règles relatives au sabbat) et même la " désobéissance civique" (par exemple la " manifestation " messianique pacifique de l'entrée royale à Jérusalem ou l'expulsion des marchands du Temple.). N'employer donc pas "violence" à tort et à travers pour qualifier tel comportement de Jésus. Pour ce mot, tâchons de lui laisser le sens de violence meurtrière qui porte atteinte à la vie même de ceux qu'on tue ou veut tuer (c'est le cas de l'assassinat et de la guerre). Le fondateur de l'Islam a mené de nombreuses guerres, le fondateur du royaume messianique n'en a mené aucune. Il n'en a pas moins été le résistant par excellence aux puissances démoniaques, libre à l'égard de tous et libérateur de tous.

Il est d'autant plus important, lorsqu'on parle du civisme de Jésus, de bien comprendre ce que sont son obéissance et sa soumission. Deux "vertus" qui ne sont guère à la mode aujourd'hui ! Disons tout de suite que c'est avant tout par rapport à Dieu son " Père" que Jésus s'est voulu soumis et obéissant. Juste avant son arrestation, au Jardin de Gethsémani, l'effroyable agonie spirituelle qu'il a dû affronter a abouti à cette prière de soumission à Dieu: " **Toutefois non pas ce que je veux mais ce que tu veux!**". Le maximum d'obéissance au Père coïncidait alors avec le maximum de résistance au mal. La suprême liberté consistait alors dans la suprême "désobéissance" à sa propre "chair" et aux désirs vitaux de son être. L'anarchisme du prophète de Nazareth est " théocratique". Il consiste à dire, non pas "ni Dieu ni maître", mais au contraire: " le Seigneur d'Israël est mon maître!"

C'est sans doute l'évangile de Jean qui met le plus en évidence cette soumission de Jésus à Dieu: " **Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé**", répète constamment ce "Fils" qui se veut toujours subordonné au " Père". Peut-être le dogme de l'égalité du Père et du Fils, quant à leur divinité, obscurcit-il dangereusement ce fait de la subordination toujours libre et volontaire de l'homme Jésus devant son Dieu. Car Jésus n'est pas "soumis " à Dieu comme un subordonné à son chef ou un sujet résigné et passif. C'est l'amour filial qui est la constante motivation de Jésus. Nous aurons à nous en souvenir quand nous parlerons de la soumission du chrétien.

Cette subordination humble et obéissante de celui qui a voulu être un simple serviteur se retrouve dans ses relations avec ses compatriotes, spécialement avec ses disciples. La meilleure illustration en est l'épisode relaté par Jean: Jésus lave les pieds de ses disciples. Pour pratiquer un tel geste, normalement confié à un petit serviteur, il était indispensable de se placer " dessous", en bas, à genoux même, c'est à dire en position de " subordination", j'ose dire " sous la table". Le Maître s'est

ainsi "soumis" à ses disciples. C'est sa façon à lui d'être " Seigneur et Maître" (Jean 13. 13). Ainsi a t-il, pour ses messagers, proscrit toute notion de supériorité, de droits, de prérogatives, de " magistère" (au lieu de " mini-stère") ou de cléricalisme. Soumission et liberté, obéissance et résistance, tel était le civisme de ce "serviteur de l'Éternel" qui voulait aimer Dieu de tout son cœur et aimer son prochain comme soi-même. Un parfait objecteur de conscience!

Voilà pourquoi, pour témoigner que Jésus était son " modèle" et son " héros" (et nullement son "idole"!) l'apôtre Pierre disait pour proclamer l'évangile:

" Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, après avoir commencé en Galilée, à la suite du baptême que Jean a prêché; vous savez comment Dieu a oint du Saint Esprit et de force Jésus de Nazareth, qui **allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous** ceux qui étaient sous l'empire du diable, car Dieu était avec lui."

(Actes des apôtres 10. 37 et 38).

C'est ainsi que notre maître " **rendait à Dieu ce qui est à Dieu**", sans pour autant empêcher de " **rendre à César ce qui est à César**". Il n'a pas adopté une position de rébellion contre la puissance romaine et contre le pouvoir des chefs du peuple juif.

Bien qu'il se refuse à être un " sujet " du Pouvoir établi Jésus accepte et reconnaît, par sa foi en Dieu, que le magistrat qui dispose de la force armée reste toujours un instrument du Vouloir divin:

" Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir" dit-il à Pilate, si ce pouvoir ne t'était octroyé d' En Haut".

(Jean 19. 11 et Romains 13.1 à 9)

Sa morale d'anticipation

Il faut se demander quelle était la motivation profonde de ce prophète qui " **passait partout en faisant du bien à tous...**"? Quel était le ressort de cette activité d'amour du prochain, tellement intense qu'elle semblait anormale même à sa famille? Hâte, impatience et fébrilité d' un "voyant" tendu tout entier vers un but, vers un Événement proche dont le prophète annonçait la venue et dont par la foi, il se voyait le réalisateur. Pour Jésus, " **rendre à Dieu ce qui est à Dieu** "c'est préparer et hâter l'arrivée du royaume de Dieu, c'est se porter au-devant de ce monde neuf et même anticiper ce Règne par un civisme totalement prophétique. Ce que la morale de Jésus annonce et anticipe, c'est ce qui aura lieu dans le Royaume. Cette morale anticipatrice rendait ainsi déjà actuelles les réalités de cette " **terre nouvelle où la justice habitera**" (II Pierre 3.13)

Pourquoi ce serviteur de Dieu aime-t-il et sert-il avec amour tous les hommes qu'il rencontre, juif ou non-juifs? Parce que l'Amour sera la réalité du Royaume de Dieu, la substance même de toutes les relations humaines dans la cité où le Père, vu " face à face", assurera lui même la liberté, l'égalité et la fraternité universelles. Le ministère de Jésus anticipe ce qu'il annonce: la mort ne régnera plus?

Morale d'anticipation, assurément !

Mais anticipation de quoi ?

C'est clair dans l'activité, la proclamation et l'enseignement de Jésus: c'est le Royaume de Dieu que Jésus veut "anticiper", non pas en en faisant paraître la plénitude par un coup de baguette magique, mais en pratiquant déjà lui-même les "valeurs" éthiques de ce royaume et en demandant à ses disciples de les incarner dès à présent dans leur comportement au milieu de ce monde.

S'agit-il d'indiquer le principe de base de cette royauté du Seigneur Dieu? Jésus répond aux pharisiens qui l'interrogent là-dessus:

"Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée.

C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable:

"Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépend toute la loi et les prophètes.

(Matthieu 22. 37 à 40)

Le fondement de ce civisme d'amour, avec ses deux faces indissociables, n'est autre que la " loi" de Moïse, révélée par le Seigneur Dieu: **l'amour**, l'"**agapé**", l'amour qui se donne et qui sert, prêt au sacrifice. Or ce Dieu, qui "**est amour**" (1 Jean 4. 8) est le Dieu qui "**vient**". Pas seulement le "**Dieu qui était et qui est**" mais aussi le Dieu qui "**vient**", qui vient créer cet avenir d'amour qui remplira la terre entière. Jésus actualise cet avenir.

S'agit-il d'enseigner le contenu de la prière agréable à Dieu ? Là aussi Jésus enseigne la priorité des demandes pour le Règne de Dieu: "**Que ton règne vienne!**" .

S'agit-il de proclamer la Promesse du bonheur et de la bénédiction par ces paroles qu'on appelle les " béatitudes", c'est l'arrivée du Royaume qui est la clef de chaque promesse:

" Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés!..Heureux les pauvres car le Royaume de Dieu est à eux! "et c...(Matthieu 5. 3 et Luc 6.20) .

S'agit-il des " signes" opérés par Jésus (guérisons, miracles, exorcismes, pardons, et c..) ils sont signes du Royaume qui vient, bien plus: du Royaume qui est déjà en train de commencer par l'activité civique et politique du prophète Galiléen.

S'agit-il des actes d'incivilité ou de désobéissance dont Jésus se rend coupable par rapport aux règles religieuses ou aux convenances (violation volontaire de la réglementation sur le sabbat, expulsion des marchands hors du parvis du Temple, fréquentation délibérée des exclus et des marginaux, propos très désobligeants au pharisien qui l'avait invité à sa table, et c...) c'est toujours dans la perspective du Règne en train d'advenir que Jésus règle sa conduite. Amour, en conflit permanent avec les règles établies et les logiques des Pouvoirs. Mais, en agissant ainsi, Jésus est **l'Homme de l'Avenir**, le citoyen de la Cité de Dieu prophétisé par les prophètes.

Le radicalisme de l'Amour: l'Amour des ennemis.

Mais c'est une trahison de l'Évangile que de vouloir édulcorer et minimiser ce qui est au cœur de la morale évangélique: l'amour des ennemis.

Ce commandement du Maître, commandement auquel il s'est lui-même conformé jusqu'à accepter de mourir sur la croix, est non seulement le point culminant du civisme de Jésus mais aussi le point critique où la première alliance bascule du côté de l'alliance nouvelle et éternelle, celle du Royaume de Dieu. Lorsque Jésus met un terme au système archaïque, traditionnel et légal, de l'hostilité légitime contre les méchants qui font du mal, lorsqu'il abolit les principes sacrés de la légitime défense individuelle ou collective, il renverse en fait l'ordre des choses établi en ce monde dans toutes les sociétés humaines depuis le meurtre de Caïn et l'alliance de Noé (Genèse 4 et 9. 5-6).

En prescrivant à sa communauté "**Aimez vos ennemis**" le Seigneur annule toutes les limitations et toutes les exceptions que son peuple faisait subir au double commandement d'amour sorti de la bouche de Dieu.

Jusque là, sur la base de la loi du talion et de son juste et équitable principe, il était licite et normal d'user de représailles contre l'ennemi, de lui rendre coup pour coup et éventuellement de le mettre à mort (par exemple dans la punition de la femme adultère, dans le blasphème contre Dieu ou dans la guerre sainte à la manière de Josué et de la conquête du pays promis). Désormais, Jésus supprime toute exception au "**tu ne tueras pas**" fondamental de la loi de Moïse. Il abolit toutes les atténuations et toutes les réductions qui viendraient nier la portée radicale du double commandement d'amour, sous quelque précepte que se soit. Et il ose énoncer la règle d'or subversive qui, ni plus ni moins, arrête le cours normal des choses dans les rapports humains et, si on peut dire, **met fin à ce monde**:

" Vous avez appris qu'il a été dit:

Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. **Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis,**

bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieus; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait."

(Matthieu 5.43 à 48)

N'oublions pas le sens que prend ici le mot amour et évitons un malentendu courant: "**Aimez vos ennemis**" ne veut pas dire: " éprouve pour ton ennemi des sentiments d'affection" (comme en éprouve un fils pour sa mère). Encore moins cela veut-il dire: " aie envie de ton ennemi" (comme l'on "aime" le chocolat !) Le mot "aimer", ici,

(en grec " agapé", et le verbe " agapeîn") exprime le choix et la décision de faire du bien à l'ennemi, de ne pas lui nuire, de le servir en faisant pour lui ce qu'on souhaite recevoir pour soi-même, de ne pas lui rendre le mal pour le mal, de ne pas le " contrer" en usant contre lui des mêmes armes qu'il emploie contre nous. C'est très exactement, de la non-violence active au service de cet adversaire que je n'ai pas choisi et dont je désapprouve le comportement.

Le contraire de cet amour (le non-amour de l'ennemi) est mal rendu par la traduction " tu détesteras" ou " tu haïras". Là encore il ne s'agit pas tellement de sentiment mais d'attitude pratique de non- choix, de non-service, de non-respect, et c... Il en va de même pour la bonne traduction du passage: " **Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère....il ne peut-être mon disciple**" (Matthieu 14.26). Traduire " aimer moins" serait en tout cas bien préférable!

D'autre part il est bien difficile de soutenir l'opinion que, dans ce commandement d'amour pour les ennemis, il ne s'agirait que des ennemis privés et personnels et nullement des ennemis publics et collectifs (contre ceux-ci, l'épée serait donc légitime !).En effet Jésus dit:

"Vous avez appris qu'il a été dit: oeil pour oeil, et dent pour dent. **Mais moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant.** Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui. Donne à celui qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi."

(Matthieu 5. 38 à 42)

Les exemples cités par Jésus nous placent sur le terrain politique, juridique, ou du droit exercé par les autorités romaines (voir Matthieu 27.27 à 32) De même la mention de la "loi du talion", inscrite par la loi de Moïse pour réguler le bon exercice de la justice (voir Exode 21. 24 et suivants, Lévitique 24.17 à 22,Deutéronome 19.16 à 21) nous empêche de limiter l'amour de l'ennemi au domaine privé et nous interdit de cantonner la " non-violence" aux relations individuelles à l'exclusion de la politique. Non, c'est tout le domaine de la vie humaine, le politique et le privé, qui est concerné par l'ordre de l'amour des ennemis. Dans toute son acuité est donc posée la question de la participation aux guerres et au service militaire, pour un chrétien qui se veut fidèle à son maître.

Nous retrouverons cette question lors de l'examen du civisme du chrétien. Pour l'instant, puisqu'il s'agit des positions et du comportement de Jésus lui-même, posons la question: Jésus a-t-il opté pour l'emploi éventuel de la violence armée et meurtrière, par exemple en cas de légitime défense ou de résistance juste à des oppresseurs ou des tyrans?

A cette question il faut donner une réponse absolument négative. d'une part il a rejeté la position des "zélotes" qui, par zèle pour Dieu, assassinaient les soldats de l'occupation romaine. D'autre part, lors de son arrestation, il a interdit à ses disciple

de le défendre par les armes. Et cloué au bois de la croix, il a demandé à Dieu de pardonner à ses bourreaux..C'est cette position-là, la mort volontaire sur la croix, qui **met le comble à l'amour**.....Et qui subvertit tout l'ordre politique de ce monde en le jugeant et en le condamnant. Et de grâce, qu'on cesse d'objecter à cela l'épisode bien connu de l'expulsion des marchands du Temple! Qu'on donne, au contraire, toute son importance à l'épisode du refus du Pouvoir par Jésus, en Galilée.

Le civisme de Jésus et l'anticipation de son Règne politique.

Il vaudrait la peine de s'attarder sur le récit de la " purification " du Temple, à Jérusalem. Cet acte subversif de Jésus, en effet sert d'argument simpliste à tous ceux qui tiennent, à tout prix, à montrer que le Maître Galiléen a été violent, en tout cas éventuellement violent. C'est commode pour justifier la coopération des chrétiens aux guerres des nations et c'est d'autant plus facile que, nous dit-on, la bible est remplie de violences, tout comme le psychisme profond de l'être humain!

Ne nous laissons pas séduire par la confusion souvent faite entre l'agressivité naturelle du gamin qui joue à la guerre et la violence meurtrière du criminel ou du soldat qui prive de la vie un autre homme. Ce n'est pas la même chose! Et ne prêtons pas l'oreille complaisante aux prêcheurs d'une juste violence guerrière ou d'un juste usage de la force armée en avançant l'argument que voici: " de toute façon, nous sommes tous pécheurs, nous avons tous du sang sur les mains, c'est pure hypocrisie de prétendre se garder les mains propres....."

En expulsant les marchands du temple, Jésus n'a pas usé d'une violence meurtrière contre ces vendeurs-là ou ces changeurs d'argent. Il n'a pas employé fouet ou bâton que pour chasser les animaux et renverser les étalages. Aucun des quatre témoignages évangéliques (Matthieu 21.12 à 19, Marc 11.15 à 17, Luc 19.45 et 46, Jean 2. 13 à 17) ne permet d'établir le contraire. Même le verset 15 de Jean 2 mérite une meilleure traduction que d'habitude. La minutieuse exégèse du pasteur Jean Lasserre a montré que la tournure du texte grec permet de traduire: " Il les chassa tous du Temple, précisons (ou "à savoir") les brebis et les bœufs" (voir Jean Lasserre " la guerre et l'Évangile", la réconciliation. Paris 1953, page 54).

Sans entrer dans le détail, il est bon de souligner plusieurs caractères essentiels de cette " action civique non-violente".

Tout d'abord c'est une **action** énergique. La non-violence d'amour pratiquée par Jésus est à l'opposé d'une attitude de lâche passivité, de mollesse politiquement désengagée ou de non consentement silencieux aux injustices de ce monde.

En second lieu cette action de Jésus est un engagement **civique**, une action publique dans la cité humaine et au service du peuple. Quand Jésus "fait le ménage" dans cette grande cour des païens, non loin du sanctuaire du Seigneur Dieu, il fait acte de civisme. Et il n'ignore pas ce que ce civisme va lui coûter.

En effet, en troisième lieu, cette action et cette manifestation " révolutionnaires" (et même " anarchistes" à certains égards) ont une signification **politique**. Elles visent les Pouvoirs et elles portent atteinte à l'argent (à la liberté du marché !) Pour Jésus, le Temple tout entier est le siège de l'exclusive souveraineté d'Adonaï, le Seigneur d'Israël, le seul et unique Dieu à adorer. Tout autre dieu est une idole. Or, tolérer l'invasion du Temple par " Mammon" (le dieu de l'Avoir) ou par "César" (le dieu du

Pouvoir) est une insulte à IHWH, le seul vrai Dieu. Il faut donc renverser les idoles et expulser les dieux des cités humaines, afin de servir la politique du Roi de Sion et d'Israël,

Bien sûr, ce jour là, cet acte spectaculaire n'a été qu'un geste symbolique: les marchands sont revenus le lendemain dans la cour du Temple! Et c'est Jésus, quelques jours plus tard, qui a été exclu de la cité de Dieu et crucifié hors les murs de la ville sainte. La non-violence protestataire du Maître n'est pas payante ni efficace.

Mais ce témoignage incroyablement courageux a été **prophétique** en ce sens qu'il a annoncé l'avenir. Il anticipait la cité dont Dieu lui même sera l'architecte et le bâtisseur, ce royaume de Dieu où l'Argent ne fera plus la loi et où les Pouvoirs, Autorités, Dominations et Seigneuries (politiques et ecclésiastiques) seront éliminés et abolis.... par le souffle du Messie. Non, ne suivons pas ces étranges exégètes qui ont prétendu que Jésus voulait, par cet acte-là, déclencher réellement une offensive contre les chefs du Temple, et qu'il a échoué. Disons plutôt: " Ainsi s'accomplit la prophétie de Zacharie (14. 21)" **En ce jour là, il n'y aura plus de marchands dans la maison du Seigneur (IHWH) des Armées."**

Le Refus du Pouvoir par Jésus.

On remet sans cesse en avant l'épisode de la purification du Temple pour faire objection à ce fait incontestable que le civisme et le patriotisme de Jésus ont été une radicale non-violence fondée sur l'amour. Mieux vaudrait regarder de plus près une autre donnée des quatre Évangiles, une position de Jésus aussi importante et même, peut-être, encore plus importante. Il s'agit du refus du Pouvoir par Jésus, refus que l'on ne doit pas séparer de son refus de la violence armée.

Mais, ici encore, entendons nous bien, et évitons les confusions. Il ne faut pas confondre " Pouvoir " et " Autorité ". L'autorité, le prophète Galiléen l'a eue et l'a exercée puissamment. " **Il parlait avec autorité et non pas comme les scribes** " (Marc 1. 22 à 28). Et c'est grâce à cette surprenante autorité que Jésus chassait les démons et guérissait les malades. À cet égard, bien sûr, sa parole était un " pouvoir ", mettait en action un " pouvoir ", une force, un dynamisme (du grec " dunamis " qui veut dire " pouvoir ") transformant les réalités.

Mais ici, nous voulons parler du Pouvoir politique détenant une force armée pour la coercition et la dissuasion, en face de tout ennemi éventuel et pour faire régner l'ordre dans la cité. Aussi utilisons nous un P majuscule. Au plus haut niveau peu importe que le détenteur de ce pouvoir-là soit nommé roi, président, chef d'État, guide suprême ou führer: il s'agit toujours du chef politique investi de la politique d'une collectivité humaine. Tel est le Pouvoir que Jésus a absolument refusé d'exercer, dès le début de sa mission.

Les raisons sont faciles à comprendre: l'amour des ennemis est incompatible avec le Pouvoir et la non-violence radicale (avec son refus de la légitime défense) est le contraire même du principe de tout " État ", lequel n'existe que pour la défense à tout prix des intérêts de la collectivité.

Résumons-nous donc, à la clarté de l'Évangile. Pour comprendre le civisme propre à Jésus, il faut parler non seulement de sa non-violence mais aussi de ce que

j'appellerai son non-Pouvoir. Celui-ci est inséparable de celle-là. " **Jésus, sachant qu'on allait venir l'enlever pour le faire roi, se retira à nouveau, seul, dans la montagne**" (Évangile de Jean 6. 15)

Il n'y a pas de doute: Jésus a refusé catégoriquement le pouvoir politique que ses concitoyens lui offraient. Quand on a voulu le proclamer roi, il s'est dérobé et a pris la fuite. Dès le début de son activité publique il avait bien senti que, derrière tout Pouvoir fondé sur la force militaire, se cachait quelque chose de diabolique:

"Le diable, l'ayant élevé, lui montra en un instant tous les royaumes de la terre, et lui dit:

Je te donnerai **toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes:**

car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi. Jésus lui répondit: Il est écrit: Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et **tu le serviras lui seul.**"

(Luc 4. 5 à 8)

Pourtant aucun grand homme n'était plus qualifié que lui pour exercer le Pouvoir suprême: ne venait-il pas de nourrir une foule immense avec cinq pains d'orge et deux petits poissons ?

"A la vue du signe qu'il venait d'opérer, ces hommes dirent: " celui-ci est vraiment le prophète, celui qui doit venir dans le monde!"

(Jean 6. 14)

Quel merveilleux " Etat-Providence" le grand prophète n'aurait-il pas créé pour Israël après avoir pris la tête d'un invincible mouvement de libération nationale! Mais non, Jésus se tient loin de tout pouvoir politico-militaire.

D'une part il sait que le Seigneur, le Dieu d'Israël, est le seul véritable Roi d'Israël. Il n'ignore pas le refus qu'autrefois Dieu avait opposé à la demande populaire d'une royauté au temps du prophète Samuel (1 Samuel 8. 7).

D'autre part Il sait que l'exercice du Pouvoir et de ses droits "régaliens" implique nécessairement l'emploi de la force armée ("l'épée ") et se trouve donc en totale contradiction avec la "charte" du Règne de Dieu, ce Royaume d'amour des ennemis et de la non-violence.

Or Jésus sait que la mission politique mondiale du " Fils de l'Homme " (Daniel 7), et " Serviteur souffrant et méconnu (Esaïe 53), est la réalisation du Royaume de Dieu sur la terre. Non par la force mais **par Le Saint Esprit**. Non par les méthodes habituelles des Grands et des Riches de ce monde mais par la méthode de la faiblesse, de la pauvreté, de l'humilité, du dépouillement, de la non-violence culminant dans l'événement du Golgotha.

Car "**la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes**" (1 Corinthiens 1.25.)

Voici deux épées !

" **C'est bien assez**" !! " répondit Jésus. Pour l'usage qui doit être fait c'est plus que suffisant, leur précise-t-il, non sans une ironie tragique mais pleine de bienveillance. Mais citons l'épisode, selon le témoignage de l'évangéliste Luc:

"Il leur dit encore: Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac, et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose? Ils répondirent: De rien. Et il leur dit: Maintenant, au contraire, que celui qui a une bourse la prenne et que celui qui a un sac le prenne également, que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée. Car, je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi: Il a été mis au nombre des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver. Ils dirent: Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit: **C'est assez.**"

(Luc 22. 35 à 38)

Ch. L'Eplattenier commente ainsi: "**cela suffit !**" autrement dit: assez discuté sur ce point !

Cette chute du récit devrait arrêter dans leur élan ceux qui se risquent à une interprétation allégorique du genre de celle du pape Boniface VIII, selon laquelle ces deux glaives représentent le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel !

En effet, le récit montre le malentendu total entre Jésus et ses disciples, au moment même où va avoir lieu l'arrestation du Maître. Celui-ci sait très bien, et en a souvent témoigné d'avance, qu'il se refusera à toute résistance par les armes à ceux qui, en armes, viendront l'arrêter comme un "terroriste". Mais les conseils énigmatiques qu'il leur donne (voir 35-38) leur tend un piège, en quelque sorte. Par l'invitation (ironique ?) à acheter une épée il provoque une réaction immédiate qui est un aveu: "**Voici deux épées**". Les disciples ont, sur eux, en tout cas deux épées qu'ils ont cachées, en se rendant avec Jésus de la chambre haute au mont des Oliviers: ils se préparent donc à combattre ! A coup sur, Simon Pierre est l'un de ces "soldats de l'ombre" qui cachent le poignard justicier sous le pli de leur vêtement. Jean l'évangéliste le dit clairement: "**Simon Pierre, qui portait un glaive, dégaina et frappa le serviteur du grand prêtre auquel il trancha l'oreille droite; le nom de ce serviteur était Malchus. Mais Jésus dit à Pierre: " remets ton glaive dans son fourreau ! Comment ? Je ne boirais pas à la coupe que le Père m'a donnée ?"**" (Jean 18.10 à 12).

Jésus lui n'a pas d'épée dissimulée sous sa robe. Car la "coupe" que le Père lui donne à boire jusqu'à la lie est à la fois le sort horrible qu'il doit accepter et la position radicale d'amour et de non-violence civique qu'il lui faut tenir, par la foi obéissante, jusqu'au bout. Non, il n'a jamais été et, cette nuit-là, il ne sera pas un meurtrier potentiel. Tandis que les siens, eux, sont des assassins en puissance. Nobles et héroïques assassins, certes, mais assassins quand même, en dépit de toutes les justifications théologiques des causes " justes". Pourra-t-il jamais exister une cause plus juste que la défense armée de ce " roi des juifs" menacé de mort ..?

Mais Jésus refuse l'intervention et l'aide militaire de ses adeptes dont certains sont pourtant d'anciens " zélotes" ayant l'expérience de la résistance violente contre l'ennemi et ses collaborateurs: " **C'est assez! Ça suffit !** Vos épées me sont odieuses et nuisibles à ma cause ! Arrêtez!!"

L'Évangile de Matthieu, de son côté, apporte quelques compléments qui précisent les motivations de Jésus: à celui qui a frappé le serviteur du grand prêtre Jésus dit: "**Remets ton épée à sa place, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse faire appel à mon Père, qui mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges? Mais comment s'accompliraient alors les écritures selon lesquelles il faut qu'il en soit ainsi?**" (Matthieu 26. 51 à 55)

Le civisme de Jésus concilie et unit l'amour pour ses amis et l'amour pour ses ennemis: il guérit l'oreille de Malchus, il répare le mal produit par la violence de ses disciples et il arrête net le désastreux glissement de son Église vers la violence meurtrière.

Mais cette attitude du Maître est fondamentalement motivée par sa fidélité à son Dieu. Sa base n'a pas de rapport avec nos "valeurs humanistes" de tolérance ou de justice: elle est la foi obéissante à la volonté du Père, la confiance totale envers ce Père et la volonté de laisser au Père lui-même le soin de punir les méchants et de sanctionner leur injustice. Le civisme préconisé par la " morale laïque" n'a rien à voir avec cette morale de Jésus (même, bien sûr, ces deux morales se recoupent sur de nombreux points).

J'ajouterai deux remarques, ou plutôt deux questions accessoires:

La première revient sur les mots "**C'est assez!**" et sur leur signification. la note c de la Traduction œcuménique de la Bible, T.O.B. dit ceci: Jésus n'exhorte pas à prendre les armes ! Certains interprètent: deux épées suffiront à faire apparaître Jésus comme un criminel." (cf. aussi la note z de la même page 271). En effet, selon la loi de Moïse, **deux** témoignages concordants étaient suffisants pour constituer une preuve devant un juge. Cette interprétation trouve en moi un écho positif (quoique très subjectif) pour la raison suivante: en 1943, lorsque, avec les autres maquisards capturés par l'armée allemande, j'ai comparu devant le tribunal militaire il a suffi de **deux** armes (un revolver et une carabine) pour nous inculper "d'activités de francs-tireurs et d'intelligence avec une puissance étrangère en guerre contre l'Allemagne."

La deuxième question est la suivante: de quels " malfaiteurs" est-il question au verset 37 de Luc lorsque l'évangéliste applique à Jésus la prophétie d'Ésaïe 53. 12 sur le serviteur souffrant? Bien entendu il n'est pas faux de penser aux deux " terroriste" crucifiés en même temps que Jésus, probablement deux patriotes "zélotes" convaincus de " crimes".

Pourtant je me demande si, ici chez Luc, les " malfaiteurs" en question ne sont pas les disciples eux-mêmes, démasqués comme porteurs d'armes par Jésus lui-même, le chef de cette troupe de rebelles: deux épées montrées au Maître ont été suffisantes pour prouver à Jésus que, décidément et selon la prophétie, il était entouré de meurtriers et, dès lors, justement condamnable au regard de la loi romaine (la loi " de lèse-majesté de César").

En somme, nous les "chrétiens" qui utilisons les armes, ne sommes-nous pas ces " malfaiteurs" ? Au lecteur d'en juger.

Remets ton épée à sa place

"Judas embrassa Jésus.

Jésus lui dit: Mon ami, ce que tu es venu faire, fais-le.

Alors ces gens s'avancèrent, mirent la main sur Jésus, et le saisirent.

Et voici, un de ceux qui étaient avec Jésus étendit la main, et tira son épée;

il frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui emporta l'oreille.

Alors Jésus lui dit:

Remets ton épée à sa place; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.

Penses-tu que je ne puisse pas invoquer mon Père, qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges?

Comment donc s'accompliraient les Écritures, d'après lesquelles il doit en être ainsi?

(Matthieu 26. 49 à 54)

Cet épisode a retenu l'attention de tous les Évangiles. on le retrouve, avec quelques variantes, en Marc 14. 43 à 52, en Luc 22. 47 à 53, en Jean 18. 2 à 11 .. Jean est le seul à indiquer le nom de l'homme à l'oreille coupée (Mal chus) et le nom du disciple qui a tranché l'oreille (Simon Pierre).

Et , dans Jean 18. 11 , la parole de Jésus à Pierre est celle-ci: " **Remets ton épée dans son fourreau, Penses-tu que je ne boirai pas la coupe de douleur que le Père m'a donné?**" En commentant cet épisode si important un des pères de l'Église a écrit ceci: " En désarmant Pierre, le Seigneur a désarmé tous les chrétiens". On savait encore, à cette époque, que la pratique de la résistance armée à toute forme d'injustice était incompatible avec la confession de foi " Jésus est le Seigneur". Les temps ont bien changé! Nous aurons à en reparler.

Mais en ce qui concerne le comportement civique et politique de Jésus lui-même, la vérité est incontestable: il a absolument refusé de se défendre par les armes et il a interdit à ses disciples de défendre sa cause (combien juste pourtant!) à la pointe de

l'épée. L'épée n'est pas à sa place dans la main du Messie d'Israël! Non par un idéal pacifique mais par soumission filiale au Père.

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu.

De la loi du talion à la révolution de la croix, de la logique de la guerre à la logique de l'amour, de la nécessité implacable des représailles au libre refus ôter la vie aux ennemis, privés ou publics: telle est l'immense différence et le contraste révolutionnaire entre Jésus et Moïse, entre son éthique et celle de tous les autres chefs, religieux et politiques, du monde présent.

Mais ne nous y trompons pas: cette opposition va plus loin qu'il n'y paraît. En fait, il s'agit là de l'abolition des structures même de **tout** "État" et de **n'importe quel** système de gouvernement politique des sociétés humaines. Oui il s'agit-là de la "fin du monde" par la disparition de toutes les "Puissances, Autorités, Seigneuries, Dominations"....

C'est à dire de toutes les "têtes couronnées" dont les nations humaines ne peuvent se passer mais qui seront éliminées "par le souffle de l'Avènement du Seigneur." Voir: (La Jérusalem divine et l'anarchisme de Dieu .(Fins du monde: [170-dieu_anar.html](#)) et II Thessaloniens 2. 8. (Biblethora-[thessa202.html](#))

Quand Jésus dit : "**restituez à César ce qui appartient à César**", il prend ses disciples par rapport à ce Pouvoir mondial qu'il est loin de sacraliser en considérant l'Empereur comme un serviteur de Dieu "sanctifiable" (si jamais, un jour, il devenait chrétien !). En réalité il n'a rien à voir ni à faire avec César, pas plus qu'avec les chefs d'Israël, si ce n'est de leur rendre le peu qui leur est dû, par exemple, l'impôt obligatoire. Mais agir en "citoyen", en "électeur", en "détenteur d'une parcelle de pouvoir régalien" comme les citoyens d'une République actuelle, voilà qui était sans doute fort loin de son horizon.

Son horizon, absolument "eschatologique" qui concerne la fin du monde était la proche arrivée du Royaume du Seigneur d'Israël, et de son Messie (Psaume 2). Et c'est pourquoi sa proclamation du Règne ne faisait qu'un avec l'appel pressant à "se convertir" à Dieu en croyant à son Envoyé. "Se convertir" voulait dire exactement : "faire retour à Dieu", "revenir à Dieu", "se donner entièrement à Dieu", en vue du grand Jour de gloire et de jugement qui arrive. Or tel est bien le sens et la portée de la partie essentielle de la phrase par laquelle Jésus répond à la question-piège sur l'impôt: "**Restituez à Dieu, Rendez à Dieu, Remboursez à Dieu**" ce qui est sa propriété, c'est à dire vos personnes et vos vies. Celles-ci sont marquées à l'image et à la ressemblance de Dieu (Genèse 1. 26) tout comme le denier (la pièce de monnaie) portait l'effigie et l'image du "divin César". "**Rendez donc à votre Dieu ce qui lui appartient**" est ainsi l'appel ultime et solennel que, dans l'amour pour ses ennemis, Jésus adresse à ces gens venus pour le perdre et le détruire

Les autorités humaines ne sont rien, le Seigneur est tout. Il n'y a pas deux domaines dans la vie: le domaine où Dieu serait roi (par exemple les "âmes" ou la vie "privée") et le domaine où "César" serait roi (par exemple les "corps" ou la vie "publique et politique"). Pas davantage ne tient, pour Jésus, la distinction des deux "règnes" avec la sphère du "spirituel" où régnerait l'Église et la sphère du "temporel" où régneraient, de façon autonome, les logiques et les nécessités des pouvoirs étatiques, économiques, financiers et militaires. Non, pour Jésus, tout est à Dieu,

tout est pour Dieu; et si cela mène à la croix, que cela mène à la croix ! Et si cela arrête le train de ce monde (ce train "d'enfer" !), eh bien, que ce monde passe et qu'advienne la Royauté et le Royaume du Père ! Admirable politique du Messie !

La croix de Jésus a brisé le règne de la Nécessité ("l'ananké" des grecs) et du Destin (le " fatum" des latins). Selon les croyances religieuses de ces peuples, les dieux eux-mêmes sont obligatoirement soumis au Destin, à la nécessité. Ceux-ci sont les vrais dieux, souverains et tout puissants.

Et aujourd'hui, les théologiens sont nombreux à plier le genou devant ces idoles implacables et sourdes. Par exemple en présence du problème de la guerre "juste", ils n'hésitent pas à invoquer **la nécessité** "quand on ne peut pas faire autrement". C'est ainsi qu'un expert en " théologie morale", monseigneur de surcroît et responsable de Pax Christi, écrivait ceci en postface du beau témoignage d'un objecteur de conscience catholique:

" Il est indispensable que tous les chrétiens apprennent la non-violence car, suivant la doctrine classique de l'Église, il faut s'efforcer en principe et autant que possible de résoudre les conflits par les moyens de paix. Votre livre est un très beau témoignage."

" En principe et autant que possible...." écrit-il ! Hitler en disait autant: lorsqu'il pouvait s'emparer d'un pays voisin de l'Allemagne sans avoir besoin de recourir à la guerre il préférerait de beaucoup cette solution. Lui aussi, " en principe" voulait la paix et lui aussi, "autant que possible" ne voyait dans la guerre que l'ultime recours! Mais on sait avec quel zèle il avait préparé son peuple et comment chaque allemand était disponible pour tuer.

Puisque " la doctrine classique de l'Église" est celle-là (" quand il le faut, nécessité fait loi") je dirai que cette doctrine " chrétienne" traditionnelle est une insulte au Christ, un baiser de Judas sur le visage de Jésus. Lui, Jésus, a eu pour " principe" civique et politique d'exclure radicalement de son cœur et de sa volonté toute disponibilité pour tuer un ennemi et pour apprendre, si peu que se soit, à tuer. Pour lui, la légitime défense armée était catégoriquement exclue d'avance et dans tous les cas. Non par "idéalisme" philosophique mais par conformité à la miséricorde de son Père qui, par amour, fait luire le soleil aussi bien sur les crapules que sur les justes (Luc 6. 35-36, et 9. 51 à 56).

Le Dieu de Jésus n'est pas la "Nécessité" ! Il est IHWH: " **Je suis qui suis**" (Exode 3.) (ou " **Je serai qui je serai**" ou " **je serai celui qu'il me plaira d'être**". Ce Dieu-là n'est pas soumis à la Fatalité ni au Destin ni à la Nécessité. Il est libre et rend libres ceux qui lui obéissent. Si son Fils Jésus dit: " **ne faut-il pas que...**" ou " **il faut bien que....**", notamment en présence de la mort à accepter, c'est en toute liberté, dans la foi que son Père ne peut qu'être fidèle à sa promesse. Et **c'est à son Père qu'il laisse toujours l'autorité ultime et la sainte liberté** d'user de la violence punitive et répressive **s'il le veut.** Et cela toujours dans la perspective de ce " dernier Jour", de ce Jugement final où tous les humains sans exception seront mis en présence du Dieu unique qui, souverainement, " **fera grâce à qui il voudra faire grâce**".

Or, d'ici là, c'est uniquement de cette grâce et de cet amour divins que Jésus a été et reste le serviteur, le témoin.

Impatience et endurance.

Les Évangiles témoignent de l'impatience de Jésus et de sa hâte à mener rapidement à son terme l'œuvre que son Père lui a confiée. Il sait qu'il n'a pas le temps de ralentir sa marche vers le Règne, puisqu'il est chargé de proclamer à tout son peuple que ce Règne est proche. Tout comme Jean, son précurseur, avait déjà annoncé cette arrivée imminente du grand Jour du Seigneur. Quand, par exemple, on lit les premières pages de l'évangile de Marc, on est frappé par cette hâte qui pousse Jésus vers la réalisation de sa mission messianique.

Ce n'est pas de la précipitation, ni de la fébrilité, ni une fuite en avant les yeux fermés ! C'est une sorte d'accélération méthodique et raisonnée, nourrie de prière quotidienne. La motivation de cette impatience n'a rien à voir avec l'ambition de nos hommes politiques ni avec la convoitise de l'esclave de notre société de consommation qui veut avoir tout et tout de suite.

Voyez, au contraire, ce qu'est la hâte du prophète dès qu'il quitte Nazareth pour se " lancer", s'élancer vers le Règne et vers....sa propre royauté:

"Les foules se mirent à sa recherche, et arrivèrent jusqu'à lui; ils voulaient le retenir, afin qu'il ne les quittât point. Mais il leur dit: Il faut aussi que j'annonce aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu; car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.

(Luc 4. 42 à 44)

Jésus ne se laisse pas enfermer dans une localité de Galilée, il faut qu'il aille vite dans toute la Galilée. Et il ne se laisse pas enfermer en Galilée, il faut qu'il aille aussi dans la Judée et il y va sans tarder. Et, pour accélérer sa marche en avant, il s'associe les douze et les envoie en mission devant lui. Puis il recrute soixante dix missionnaires parmi ses disciples et les envoie dans tout le pays. En envoyant les douze apôtres il leur disait:

" Quand on vous persécutera dans cette ville-ci, fuyez dans une autre. Amen, je vous le dis, en effet, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'Homme."

(Matthieu 10. 23)

Avant qu'arrive l'heure où, devant tous les chefs d'Israël, Jésus ligoté proclame:

" Désormais vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel."

(Matthieu 26. 64).

Jésus se hâte et presse sa marche vers Jérusalem, ne se laissant pas freiner par ses disciples saisis de crainte. Avec une persévérance et une endurance sans faille devant l'hostilité croissante, il avance, brûlant d'impatience et de zèle pour la politique de Dieu:

" Je suis venu jeter un feu sur la terre; comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! J'ai un baptême à recevoir; comme cela me pèse d'ici qu'il soit accompli ! " (Luc 12. 49-50)

Et , dans la chambre haute où se déroule le repas qui précède son arrestation, Jésus, s'adressant à Judas qui va sortir pour le livrer lui dit:

" Ce que tu fais, fais le vite !" (Jean 13. 27)

Vite ! Impatience ! Hâte et rapidité ! C'est en état d'urgence que Jésus vit son civisme et poursuit son œuvre. Il ne remet pas à demain son service du Père. Il ne prend pas son temps ... sauf pour s'arrêter lorsque sur sa route, un malheureux aveugle cri et l'appelle à son secours. C'est la perspective du Royaume à établir sur la terre qui le mobilise et lui donne de surmonter la peur et de vaincre toute tentation de lâcheté et de retour en arrière. Il faut que, vite, toute justice soit faite par le Serviteur!

Et pourtant, Jésus a été patient.

Il a voulu partager la patience de son Père, ce Dieu " lent à la colère et riche en bonté"!! Il n'a jamais fait violence à la liberté humaine et n'a jamais cessé de respecter cette liberté, semblable à ce père de famille qui n'empêche pas son jeune fils de partir et de courir à la catastrophe (parabole de Luc 15. 11 à 32). Il laisse à Dieu le rôle de justicier (sa "colère") et ne veut pour lui-même que le rôle d'intercesseur

"Il dit aussi cette parabole: Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint pour y chercher du fruit, et il n'en trouva point. Alors il dit au vigneron: Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point. Coupe-le: pourquoi occupe-t-il la terre inutilement?Le vigneron lui répondit: Seigneur, **laisse-le encore cette année**; je creuserai tout autour, et j'y mettrai du fumier. Peut-être à l'avenir donnera-t-il du fruit; sinon, tu le couperas." (Luc 13. 6 à 9)

Jésus a foi en Dieu et il a confiance dans la souveraineté de Dieu; il sait que l'heure de sa totale justice viendra:

" Jésus leur dit : Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire: Fais-moi justice de ma partie adverse. Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même: Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête."

Mais Jésus ajoute:

" Le Seigneur ajouta: Entendez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard? Je vous le dis, il leur fera promptement justice.

Mais, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?"

(Luc 18 18. 2 à 7).

Le civisme de Jésus de Nazareth est celui d'un citoyen du Royaume de Dieu qui vient. Cet ardent civisme pousse Jésus à se consacrer entièrement à la proclamation de ce Royaume et à l'annonce de sa proximité, dans l'espace et dans le temps. Cette activité publique et politique ouvre la crise finale de l'histoire humaine, en provoquant la crise finale de l'histoire d'Israël. Elle s'exerce avant tout en faveur des pauvres, des petits, des opprimés, et au service de tout ce peuple juif écrasé par le joug de fer de l'Empire romain. Israël n'est-il pas, en ce temps-là, semblable à cette veuve qui réclame à grands cris justice, jour et nuit ?

Or la réponse de Dieu (juste juge, lui !) n'a pas tardé: quelques mois plus tard, en ressuscitant et en glorifiant le Fils de l'Homme crucifié et mis au tombeau, Dieu a donné à tout Israël et à tous les opprimés du monde le libérateur qui les sauve, leur rend justice et les délivre de leurs chaînes. Dieu a fait vite !

Oui mais Jésus parle aussi d'une autre délivrance pour laquelle Dieu ne semble pas pressé d'exaucer les cris déchirants des persécutés:

Mais quand le Fils de l'Homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? "

Il s'agit là de la "seconde venue" du Fils de l'Homme, de son ultime avènement comme Seigneur du monde, au Jour final. Viola vingt siècles que des chrétiens l'attendent, et ils se sont lassés d'attendre ce dénouement de l'Histoire. Comment pourraient-ils encore croire facilement que " Dieu fera promptement justice" ? Jamais l'injustice des hommes (et de leurs chefs) n'avait été aussi criante ! Dieu a pourtant laissé la Shoah s'accomplir, et Jésus n'est pas encore revenu " dans la puissance et la gloire du Père!

Alors ? Le civisme non-violent et sans armes du Galiléen n'a-t-il été qu'illusion et utopie vouées à l'échec ? Non ! de même que la foi de Jésus contenait son ignorance " du jour et de l'heure" exacts de sa venue triomphale, de même la vision prophétique de Jésus contenait cette sorte d'intuition, de pressentiment douloureux que l'on peut discerner derrière sa question:

Mais quand le Fils de l'Homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? "

Si je comprends bien bien, Jésus a peur qu'au jour de son apocalypse (= dévoilement), lors de son ultime arrivée triomphale aux yeux de tous les hommes, il ne trouve pas la foi sur la terre. Sans doute veut-il parler de cette attente de son Retour, de cette ardente prière pour qu'il arrive vite, de cette vigilance à hâter sa "parousie" (= arrivée visible et glorieuse), en somme de la foi semblable à celle de la veuve de la parabole.

Jésus redoute que ce Jour-là, sa justice ne soit guère attendue avec amour, ni sur sa terre (en Israël même et parmi tous les juifs dispersé) et pas davantage dans les églises pagano-chrétiennes. Là, la multitude plus ou moins " religieuse" ou superstitieuse, d'un civisme à la botte de "César" , paraît sur le point de donner une réponse négative à la douloureuse interrogation du Maître ! La " chrétienté" reste plus que jamais liée à ses divisions séculaires et enfermée dans son apostasie politique et civique.

Nota Bene. Après avoir parlé d'impatience et d'endurance, de patience et de persévérance, de foi et de vision prophétique, pour décrire le civisme de Jésus, je me rends compte maintenant qu'il faudrait aussi parler de "résistance" et montrer en Jésus le vrai et le grand "Résistant" qui ne collabore pas avec le diable....Mais, au fond, il faut relire chacun des quatre évangiles: là, en détail, est décrite toute l'activité civique du Maître, activité pure de tout nationalisme, de tout patriotisme guerrier, de toute xénophobie, de toute intolérance, de toute volonté de domination ou de profit, de tout cléralisme, que sais-je encore ? Il faudrait examiner ses " métiers" (charpentier et.), sa relation avec sa famille, sa mère, ses frères, et c....

Chacun peut y réfléchir.....

L'approbation divine.

Souvent se présente l'objection suivante: " tu cherches à recomposer un personnage historique de Jésus de Nazareth qui soit conforme à ton idée de non-violence radicale et de pacifisme absolu fondés sur l'amour des ennemis. Mais, pour cela, non seulement il te faut sauter par dessus vingt siècles d'Histoire mais aussi, il te faut trancher sans nuances dans le problème des épineuses interprétations multiples d'un "Jésus historique" qui nous échappe, et de sa conformité au " Jésus de la foi", le Seigneur ressuscité proclamé par l'Église."

Évitant le piège de ce buisson d'épines d'où un chrétien ordinaire ne sort pas sans mal, je me contente maintenant d'esquisser quelques réponses de foi aux deux questions suivantes: le Christ ressuscité, et vivant aujourd'hui au milieu des siens, a-t-il les mêmes positions civiques et politiques que le Jésus du 1^o siècle? Et deuxième question: est-ce que Dieu notre Père a approuvé, et approuve-t-il toujours, la ligne politique de ce " fils d'Abraham" qui, humainement parlant, a lamentablement échoué dans son rêve utopique du " Royaume"?

Le Jésus d'aujourd'hui, qui est-il? S'il n'est qu'un grand homme du passé, si les paroles qu'il a dites se sont éteintes pour toujours avec son dernier soupir sur la croix, il est ridicule, bien sûr, de se demander ce que Jésus pense et dit aujourd'hui: on ne peut que "le faire parler" et les évangiles du Nouveau Testament ne sont qu'une émouvante façon de " le faire parler" selon l'imagination de ses amis du 1^o siècle ! Mais si, en réalité, comme le croit et l'affirme depuis le début toute l'Église chrétienne, si en réalité il est ressuscité, vivant et agissant en Seigneur souverain de l'univers, parlant par la bouche des prophètes et conduisant son peuple par le ministère de l'Esprit, alors il est absolument nécessaire de répondre aux questions suivantes: le Jésus vivant que nous prions aujourd'hui tient-il le même langage, fait-il les mêmes promesses et donne-t-il les mêmes ordres que le prédicateur charismatique galiléen que suivaient Pierre, Jacques, Jean et les autres disciples ?

Si je répond "oui" à ces questions, alors je vais prendre mes distances par rapport aux doctrines des Églises (notamment en matière de politique et de civisme) et je vais m'appliquer à suivre ce que Jésus enseignait lui-même à ses disciples au bord du lac de Galilée: non pas bêtement mais intelligemment, sans me laisser intimider par les théologiens. Par exemple si le " sermon sur la montagne" me dit, me prescrit "d'aimer mes ennemis" je me mettrai aussitôt à l'apprentissage de cet amour là. Sans faire barrage à priori à l'ordre du Maître, soit par mes objections personnelles (ex: " c'est impossible ! Jésus met la barre trop haut ! et c...) soit par mes sophismes et les arguties des biblistes et des prédicateurs qui savent si bien annuler la Parole du Jésus d'aujourd'hui et d'hier (exemple: " les conditions pour qu'une guerre soit juste", " la théologie du moindre mal", les nécessités inéluctables de la politique et des solidarités citoyennes" et c...) par leurs traditions héritées de leurs devanciers. Quand on croit en Jésus est-il tellement difficile de croire qu'il nous dit aujourd'hui exactement la même chose que ce qu'il disait à ses premiers témoins ? ! Pourquoi le ressuscité aurait-il changé d'idée a la suite de sa résurrection ? Pourquoi le crucifié, après avoir reçu du Père " **tout pouvoir dans les cieux et sur la terre**" (Matthieu 28) aurait-il cessé d'interdire aux siens de faire la guerre et de détruire la vie de leurs ennemis? Bien sûr que non ! Ni le "Seigneur" dont parlent les écrits apostoliques du Nouveau Testament, ni le " Fils de l'Homme" glorifié que fait contempler l'Apocalypse de Jean ne lui attribuent d'autre enseignement civique que les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres. Chacun sait, d'ailleurs, que les

rédactions finales des récits évangéliques ont reporté la lumière d'après Pâques sur les faits et gestes du Jésus d'avant Pâques. Les "deux Jésus", si j'ose dire, n'en font qu'un en réalité: c'est la même éthique non-violente qu'ils prophétisent.

La différence, à mon sens capitale, est qu'en ressuscitant son Fils, en l'élevant à sa droite, en couronnant et en intronisant ce juste injustement condamné, le Père a approuvé pour toujours, la ligne de conduite civique et politique douloureusement apprise, dans la foi obéissante, par le Nazaréen. La résurrection de Jésus est l'acte décisif par lequel Dieu le Père dit "oui", une fois pour toutes, à la politique du Royaume inaugurée par Jésus dans la synagogue de Nazareth

"Jésus, revêtu de la puissance de l'Esprit, retourna en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. Il enseignait dans les synagogues, et il était glorifié par tous. Il se rendit à Nazareth, où il avait été élevé, et, selon sa coutume, il entra dans la synagogue le jour du sabbat.

Il se leva pour faire la lecture, et on lui remit le livre du prophète Esaïe. L'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il était écrit: L'Esprit du Seigneur est sur moi, Parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres; Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, Pour proclamer aux captifs la délivrance, Et aux aveugles le recouvrement de la vue, Pour renvoyer libres les opprimés, Pour publier une année de grâce du Seigneur. Ensuite, il roula le livre, le remit au serviteur, et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui. Alors il commença à leur dire: Aujourd'hui cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est accomplie. "

(Luc 4. 14 à 21)

Chaque chrétien d'aujourd'hui est donc tenu de suivre et de pratiquer ce civisme d'amour " sans frontières" et de paix " sans conditions", sans obéir aux injonctions inverses du culte de la patrie et des lois des États de ce monde. C'est cela que Dieu veut et bénit.

Mais ne perdons jamais de vue que de telles positions, non-conformistes et très dangereuses, ne sont tenables et applicables que par la foi au proche " Retour" triomphal du Roi des Rois. La perspective de l'Arrivée victorieuse du Bien Aimé est la base du civisme chrétien. Car le civisme radical du disciple du Christ dépend de sa foi politique, c'est à dire sa foi au Règne politique de

"Celui qui est, qui était et qui **Vient**" (Apocalypse 1. 4)

Si la foi du chrétien, au contraire, n'est que " religieuse", elle se cantonnera volontairement dans la sphère privée, mystique, ecclésiale et forcément conservatrice et réactionnaire. Telle n'est pas, aujourd'hui, la politique du Maître de l'Histoire, notre Seigneur, dont l'avènement est proche et qui est déjà vainqueur de

tous les " Césars".

C'est donc la politique de Jésus sur laquelle nous allons ensemble méditer et réfléchir dans les prochaines pages.

Conclusion:

de l'activité civique à l'action politique.

Pour en terminer avec ces aperçus bibliques sur le civisme de Jésus, voici quelques brèves indications pour introduire à " la politique de Jésus"

Jusqu'à présent il était essentiellement question du comportement civique de Jésus dans sa cité. Maintenant il faut interroger le Nouveau Testament pour parler de l'action proprement **politique** de Jésus, c'est à dire son combat pour faire triompher en Israël la politique du Dieu d'Israël (le " Royaume") et sa marche irrésistible vers le **trône** de David pour le **règne sans fin** annoncé à Marie, la fiancée de Joseph le charpentier de Nazareth, selon l'évangile :(Luc 1. 33).

Car Jésus ne s'est pas borné à " remplir ses devoirs civiques", il a " fait de la politique." Mais voici: ce n'était pas de la politique " à la César" mais de la politique selon le Dieu Vivant. Ce n'était pas du Pouvoir reçu des hommes et venant " d'en bas". C'était du Pouvoir venant " d'en Haut" et reçu de Dieu. Ne disons pas que Jésus n'a pas fait de politique ! Si, il a fait la politique de son Père des cieux, pour que " Son Règne Vienne". Et cette politique-là a réussi.

Voilà pourquoi, pour en parler, il sera nécessaire de ne pas décrire seulement " Jésus de Nazareth" mais d'expliquer aussi ses titres "royaux" (Seigneur, Messie, Fils de David, Fils de l'Homme, et c...) et de résumer son ascension fulgurante jusqu'à la "droite "de Dieu.

Non, **Jésus**, fils de Marie, n'est pas seulement un modèle de civisme:

il est le **Seigneur, le Fils de Dieu.**



Georges SIGUIER 1920--2016
(Pasteur, Église réformée de France)



Le web-master : Edmond Savajol:ed.savajol@wanadoo.fr